



Survivre à la COVID et aux DÉTRITUS



La ville de Marseille connaît la double peine : la COVID et les DÉTRITUS. Le masque est de rigueur (même si on assiste ce jour à une tolérance) dans les deux cas qu'il s'agisse du virus ou des odeurs nauséabondes provenant des ordures entassées dans les rues. Ces deux fléaux en voie de résolution ont laissé des cicatrices qu'il va falloir effacer. Les séquelles de la pandémie affectent à plus ou moins long terme les organes des individus mais elles se traduisent aussi par des conséquences sociales, économiques, politiques que nous tentons de gérer au mieux. Nos attitudes ont changé, nos modes de vie également ainsi que notre relation à la santé. Il faut reconnaître que le combat que nous avons mené et que nous menons toujours nous a rendus plus humbles et nous a imposé de développer de nouvelles pratiques comme si nous avions appris de nos épreuves passées .

Les déchirures provoquées par la grève des éboueurs affectent les habitants, les syndicats, les politiques, voire les touristes amoureux de Marseille qui se sont sentis trahis en découvrant le tableau présenté par l'accumulation des pourritures de la ville, loin des images séduisantes d'une cité rayonnante de la Méditerranée.

Au moment où j'écris ces lignes, Marseille est toujours envahie par les détritrus. Le mistral vient rajouter son déchaînement au développement d'une catastrophe écologique. Nous sommes contraints de composer avec les amoncellements de détritrus qui font partie désormais de notre paysage. Non seulement la Ville est malade de ses impuretés, souillée par des tas d'immondices mais la mer va de nouveau subir les effets d'une pollution grave, toxique, qui mettra du temps à se résorber. Les responsabilités sont larges. Je ne voudrais pas être à la place des éboueurs, car je suis convaincu que, parmi eux, beaucoup aiment leur ville, leur mer, leurs plages. Leur absence au travail pèse très lourd. Les déchets que nous supportons malgré nous sont les déchets de la honte, et, pour tout dire de la « déchéance ».

La grève des poubelles (qui se termine... jusqu'à la prochaine ?) aura mis en évidence que la violence et l'irrespect des autres sont toujours de mise. La prise en otage des citoyens fait partie de la panoplie habituelle des syndicalistes. Force Ouvrière, qui porte bien son nom, ne semble connaître que le rapport de confrontation, imprégné d'une violence qui rue dans les brancards d'une démocratie bien affaiblie oubliant le droit démocratique. Au fait où en est la loi sur la continuité du service public ? Les Marseillais, les habitants de notre quartier ont eu beau s'égosiller, écrire des articles, crier leur ras le bol, les autorités ont eu beau chercher des voies de négociation, rien n'y faisait. On a eu du mal à comprendre cet entêtement absurde qui paralysait toute une population. Après avoir connu les éboueurs agents de propreté, nous sommes confronté à un oxymore « d'éboueurs pollueurs ». Il est loin le temps où les éboueurs frappaient à la porte début janvier pour vendre leur calendrier et récupérer ainsi leurs étrennes auprès d'une population bienveillante

De la même manière que nous l'avons fait pour la COVID, il s'agit de nous adapter, de développer une autre manière de vivre avec nos déchets. La grève aura eu au moins ce mérite de nous aiguillonner, de nous interpellé et nous inciter à nous engager dans un combat pour la propreté à travers le traitement des déchets urbains. C'est un parcours semé d'embûches, qu'elles soient technologiques, mais aussi financières et avec beaucoup d'arrières pensées politiques pour reprendre les propos du chercheur Stéphane FRIOUX dans son livre -les batailles de l'hygiène-.

Les chiffres sur notre gestion des déchets sont accablants. A Paris plus d'un million de tonnes urbaines sont générées par an dont 79% sont incinérées, 3 % partent en décharge et 18 % sont en réalité recyclées. En

Allemagne, le taux de collecte et de performance du recyclage approche le 99%. La Suède, est proche du zéro enfouissement, avec pour l'essentiel du recyclage. Les villes du nord de l'Europe, sont porteuses d'une approche auprès de l'environnement allant de pair avec une certaine rigueur dans la pratique de son « hygiène de vie » en incluant l'hygiène urbaine. Ce qui donne des résultats efficaces. Plus loin de nous, au Japon, l'appropriation d'une autre logique de vie avec les déchets en fait le pays le plus propre du monde. La population est globalement éduquée et consciente de la portée de ses actes visibles. Voir quelqu'un jeter un détritrus à terre est extrêmement rare. Les poubelles sont pratiquement inexistantes, ce qui a tendance à déstabiliser les touristes. Les Japonais transportent généralement avec eux leurs déchets dans des sacs car ils considèrent qu'ils en sont responsables. Pour eux, la saleté n'a pas sa place dans une société civilisée. Les déchets ont donc leur propre place et il convient à chacun de les gérer.

Bien évidemment, il ne s'agit pas d'adopter la même culture mais de prendre conscience que la réalité de la vie citadine quotidienne est étroitement liée à ses déchets. Ils sont la source majeure d'interaction entre les activités humaines et son environnement le plus immédiat. Il faut admettre le peu de sensibilité de l'urbain marseillais concernant le cycle de vie de ses propres déchets. La réelle difficulté constatée aujourd'hui est l'incapacité pour le citoyen urbain de basculer sur un autre modèle de collecte et de gestion de ses déchets. Comprendre les racines de ces comportements est indispensable pour tracer des voies pour le futur.

Un petit éclair d'optimisme dans notre environnement nous incite à nous réjouir. Face aux immondices qui nous polluent, des actions constructives se font jour. Il faut louer l'engagement de plusieurs associations marseillaises visant à mobiliser les citoyens en organisant des ramassages dans la ville. Elles inspirent le respect. En toute logique, ces opérations symboliques ne peuvent pas compenser les conséquences de l'interruption de la collecte des déchets mais elles témoignent de la volonté de notre Ville de réagir au mieux. La meilleure réponse c'est cette détermination et cette implication sur le terrain. C'est chez ces bénévoles que l'on peut trouver les germes d'une reconquête de la propreté, d'une réflexion globale sur la gestion des déchets. Ils représentent une ressource, un exemple à suivre, une contagion culturelle à essaimer. Ce virus de la propreté qu'elles propagent serait la meilleure réponse pour montrer qu'il peut y avoir des bons virus.

Il nous faut préparer l'avenir pour éviter que ne se reproduise ce que nous avons vécu. La réussite d'un large projet de gestion des déchets réside dans la maîtrise des composantes techniques (modes de collecte, d'évacuation et de mise en décharge), mais aussi dans sa composante sociale. La politique rationnelle de ramassage doit aller de pair avec une responsabilité du citoyen appelé à devenir actif dans le choix et la gestion de ses déchets. C'est une voie prometteuse, pour régénérer une autre conscience urbaine face aux déchets. Voilà un enjeu à débattre, avec sérénité, citoyenneté et concertation. Bien loin des images spectacles d'une ville envahie d'immondices, des gesticulations syndicales et loin également des débats stériles, des phrases péremptoires, démagogiques et surtout vides de sens : comment donner de l'urbanité à la gestion des déchets pour contribuer à la qualité de la vie urbaine.

Les phénomènes et les épreuves qui nous affectent peuvent aussi devenir des tremplins pour prévenir et anticiper les problèmes de gestion des déchets. A nous de tirer les leçons de la catastrophe écologique qui nous a affectés. Il s'agit sans doute de faire autrement, d'adopter une autre forme de rationalité, de développer un cadrage plus large, de mobiliser toutes les énergies possibles au service d'une démarche fédératrice porteuse de solutions.

Ce plaidoyer que je formule peut s'apparenter à une « utopie hygiéniste ». Il a le mérite de montrer notre capacité à imaginer des réponses concrètes, à explorer le champ des possibles. Il faut garder à l'esprit qu'impossible n'est pas Marseillais !

Alors nous pouvons devenir modérément optimistes pour l'avenir de la gestion de nos déchets.

Jean-Claude LE GALL